

Hauturière

(Septembre 2008)

Texte: Isabelle Harlé
Images: Ariel Waksman



Lorsqu'on part longtemps loin des côtes, le temps change, s'étale, se dilate, se découpe autrement. On entre pour quelques semaines dans un temps hors du temps. Les cycles qui cadencent la vie à bord sont différents, plus nombreux, emboîtés et entrelacés. Tous ces cycles, on en suit la trace dans le journal de bord : annotations sur la voilure, la vitesse, la direction et la force du vent, commentaires poétiques ou techniques sur le ciel ou la pêche, changement d'écriture au changement de quart, notes de calcul et croquis, pense-bête pour les réparations à l'arrivée, temps de cuisson du pain, conseils de réglage pour le quart suivant, émotion d'une belle lune, progression des chiffres des coordonnées vers l'ouest, ou vers le nord.

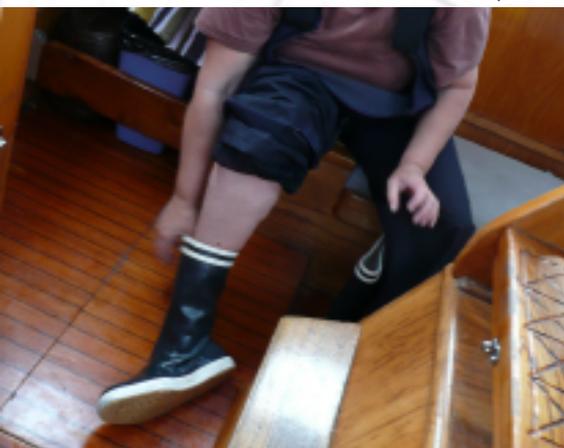
Rythmes de l'eau

A la plus petite échelle de temps, il y a la vague, formée par le vent local, qui donne un balancement ou une secousse toutes les quelques secondes. Chaque geste à bord est altéré par la vague, on se surprend à attendre un instant pour changer d'appui dans la course, afin d'avancer sans se cogner, on se surprend, avant de passer le verre de vin ou le bol de soupe, à synchroniser le balancement des deux mains.

Un peu plus ample, la houle, formée par le vent général des derniers jours ou venue d'une tempête lointaine. Grande respiration à laquelle, également, le corps se synchronise tout seul, on se surprend à accorder son inspiration à la montée du bateau sur la crête, et son expiration à la descente dans le grand creux suivant. Les jambes ne restent jamais toutes droites, elles maintiennent la verticalité du corps en jouant des articulations, et les gestes nécessitant l'usage des deux mains passent par la recherche d'un appui pour la hanche, la fesse, le genou.

Si le vent local et la houle de fond sont en désaccord, ça donne un cycle syncopé, arythmique, chaotique, fatiguant pour l'organisme, parfois même épuisant. Il faut de longues minutes pour enfiler ses bottes, comme une épreuve de sélection pour la station spatiale de Baïkonour, et le repas se transforme en séance de rattrapage d'objets en glissement, à la manière de Charlie Chaplin dans « la ruée vers l'or ». Sous conditions météo extrêmes, les embardées du bateau deviennent telles qu'il est impossible de dormir, le corps cherchant sans le trouver, un rythme dans lequel s'inscrire et s'abandonner.

Ce mouvement permanent nous fait cadeau, inévitablement, d'une jolie collection de bleus... on oubliait, à terre, qu'on avait une enveloppe corporelle ...





Rythmes du bateau et des hommes

L'échelle de temps suivante, c'est celle du Quart, tour de rôle à la surveillance du bateau. Les quarts s'enchaînent à une cadence prédéfinie, toutes les 2 ou 3 heures quand l'équipage est nombreux, toutes les 4 heures, ou plus, si l'équipage est réduit. De jour, comme de nuit, le quart est une servitude faite de rondes, tours d'horizon, vérification des instruments, des voiles, du régulateur d'allure - ce pilote qui fonctionne avec la force et la direction du vent, épargnant aux équipages l'obligation de barrer - et de manœuvres de voilure, lorsque le vent change en direction ou en force. Mais c'est aussi un temps de contemplation, d'attente, de spéculations, et de décisions.

On se surprend à avoir passé une heure entière assis sur le pont ou debout, derrière un hublot, à chercher à lire dans chaque vague, dans chaque nuage, si le fléchissement du vent est durable et nécessite une intervention, ou bien si on risque de s'épuiser pour rien à changer la voile, qu'il faudra rétablir un peu plus tard. On n'est pas en course, ici.

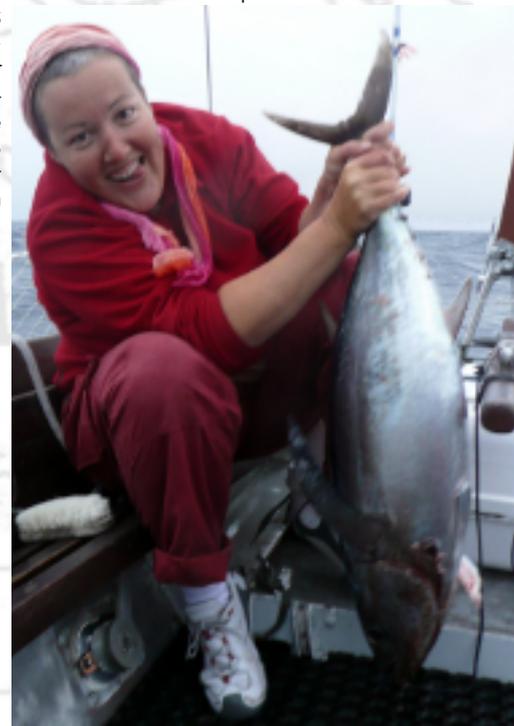
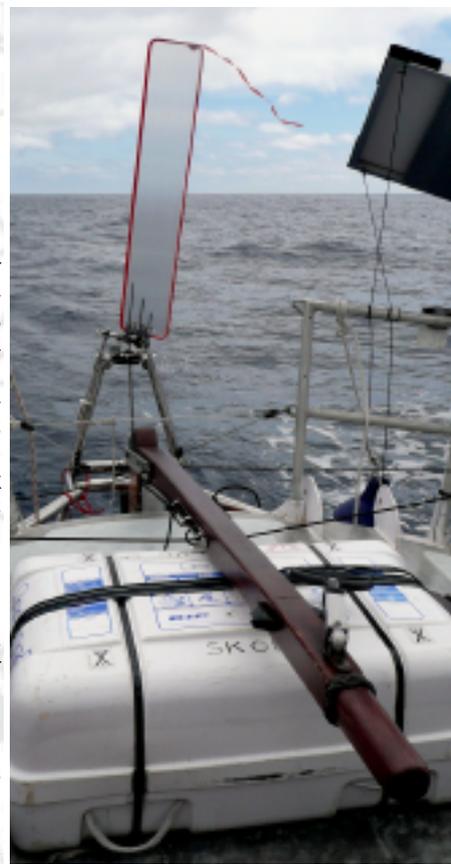
Immédiatement au dessus du quart, dans un cycle de quelques heures de plus, il y a la journée. Le jour et la nuit, levés et couchés de soleil et de lune, les repas, dont la préparation est plus laborieuse qu'à terre, et où l'on tente de rassembler l'équipage au complet, suivis des vaiselles, car on ne peut pas laisser le désordre s'installer. Dans ce rythme, il y a aussi l'évaluation quotidienne de ses besoins physiologiques, s'alimenter, boire, et dormir, pour compenser en journée les heures qui auront manqué la nuit en quantité ou en qualité, ou les deux.

Après plusieurs jours de gros temps, la fatigue s'accumulant, on s'éveille parfois désorienté, et on prend son quart comme un zombie, avec besoin de longues minutes pour se reconnecter à l'heure du jour.

Lorsque les servitudes du bateau et la météo l'autorisent, on s'engage dans des activités hors quart : lire, se laver, pêcher, bricoler, jouer, chanter, fabriquer du pain ou faire pousser des graines de soja pour les salades ... on oublie, à terre, que les choses pouvaient être si simples.

Rythme de la traversée

Ce grand cycle commence bien avant le départ, parfois plusieurs mois avant. Préparation technique du bateau, avitaillement, bagages, information des proches sur les dates probables du programme. Et puis, un matin, plein d'eau fait, on largue les amarres. Dès les premières heures, et pour 2 ou 3 jours semi nauséux : amarinage. Ne pas s'énerver, laisser à l'organisme le temps de s'adapter, s'enfoncer dans sa couchette pour donner un point d'appui à l'estomac et au cerveau. On sort de cette léthargie avec une envie de s'activer, de bavarder, enfin dans le cycle de la traversée. On sort de cette léthargie en ayant oublié la terre, effacé le boulot, décroché du tissu des contraintes sociales, chouette.

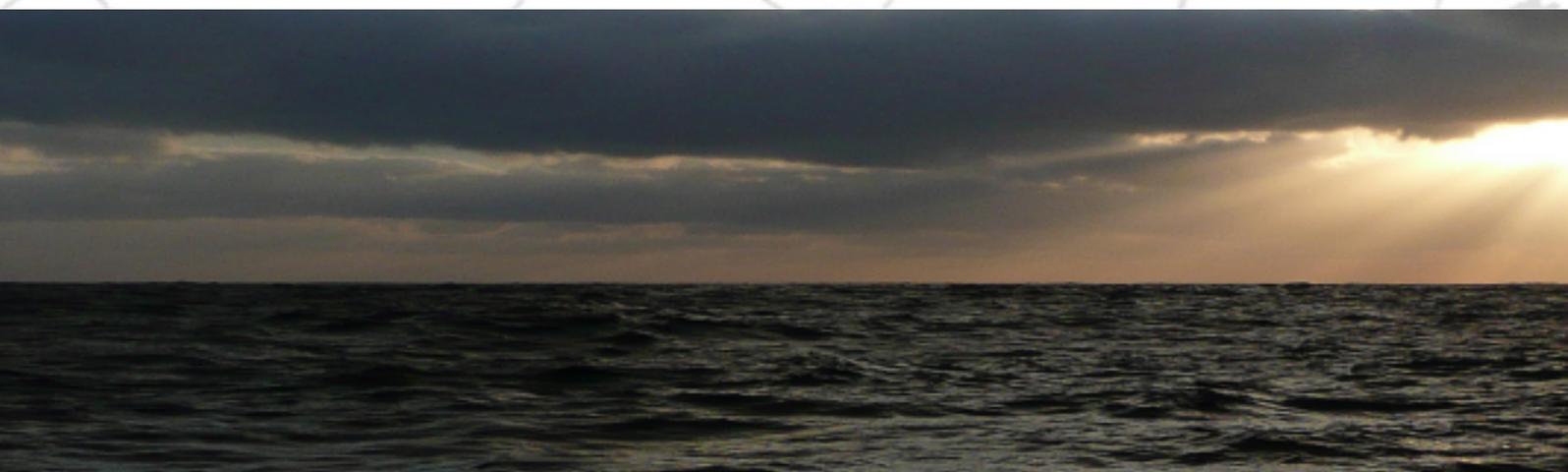




Au cœur de la traversée : rituel des points de midi et minuit, examen de la trajectoire, pas toujours rectiligne. On range un jour les polaires, car la route progresse vers le sud. On change la composition des

repas, à mesure que les réserves de produits frais s'épuisent. La prise d'un grand poisson déclenche des festivités culinaires pour plusieurs jours, et la mise en conserves de quelques bocaux pour plus tard. L'ambiance à bord varie, selon le soleil, selon que le sommeil a été bon ou pas, selon que les servitudes ont été équitablement assumées ou pas, dans cet espace réduit, des questions anodines prennent une importance nouvelle. Rêveries et contemplations interminables du désert liquide, rencontre prévisible de cargos sur les grands rails, rencontres aléatoires des animaux marins - puffins et pétrels, dauphins et grands cétacés - rencontre improbable d'un voilier, qui passe à quelques encablures et qu'on salue d'un geste, ou d'un échange radio. On prend du recul sur son projet de vie, on réexamine les choix professionnels et sociaux, on aborde enfin les sujets de conversation pour lesquels on n'avait jamais assez le temps, à terre.

Le terme de la traversée sera habité par l'attente de la terre, de la douche, du bon repas sans surveillance simultanée du bateau, d'une table à l'horizontale, d'un lit immobile, toutes choses dont on a appris à se passer, pendant quelques semaines, mais qu'on retrouvera avec plaisir.



Ce cycle de la traversée se poursuivra bien au-delà du retour, avec le grand nettoyage, les indispensables remises en état des points d'usure du bateau et les interminables récits aux terriens. Et les discussions sur la prochaine traversée.

Rythmes du cosmos

Il n'est pas souvent donné d'avoir pendant 15 jours d'affilée, les 360 degrés d'horizon et l'intégralité de la demi sphère céleste disponibles à la vue, jour et nuit. Contact avec le « grand tout », sa beauté, sa permanence et son impermanence ; contact avec soi-même ?



Les mers et les ciels changeants témoignent des luttes de titans qui se jouent au dessus de nos têtes, anticyclone contre dépression, et sous lesquelles nous somme fêtu de paille, bouchon flottant, dociles, soumis consentants, sans échappatoire. On scrute attentivement les bulletins météo, situation générale et évolution à 0h00 TU, pour tenter d'en décrypter la dynamique et comprendre, à défaut de pouvoir agir dessus, ce qui nous tombe sur la tête, au milieu de la nuit suivante. Une dépression violente à 600 milles plus au nord provoque ici un renforcement sensible du vent pendant 10 heures, avec rafales, et une mer énorme, qui durera encore plus. On escalade alors des montagnes une à une, s'interrogeant à chaque vague sur la capacité du bateau à le faire, s'émerveillant à chaque vague sur la capacité du bateau à le faire. Il faut dire que l'eau a une belle propension à se glisser d'elle-même sous le bateau, en général.

Parfois, la dépression trop proche, on plie, on fuit, on renonce à sa route quelques heures, le temps que la colère du cosmos parte se faire comblé sous d'autres longitudes. Et ces quelques heures nécessiteront peut-être deux jours de remontée au vent, ensuite, pour retrouver la route désirée. Un autre jour, c'est au feu du soleil qu'il faudra se soumettre, sans un souffle d'air. C'est le jeu, aucune garantie que les éléments seront favorables à notre projet de destination, aucune garantie, non plus, qu'après les vents contraires viendront des vents favorables, le cosmos peut rester adverse pendant toute une traversée, sans vergogne, au plus grand mépris des statistiques.

On oubliait, à terre, combien nous avons le réflexe de nous soustraire à l'aléa du ciel, avec les toits, les chauffages centraux, les voitures climatisées. En navigation hauturière, on prend ce qui



vient, et on trouve, justement, dans le renoncement à domestiquer le cosmos, une autre forme de paix, de tranquillité.

Méditations sur la vraie vie

On avait oublié, un temps, qu'on avait un métier, une maison, des amis, une voiture, un compte en banque, et on s'interroge quelques semaines : la vie que j'ai envie de mener, c'est de quel côté ? Du côté de la mer et de l'illusion de l'auto-suffisance ? ou du côté de la terre et de ses aliénations ?

